

Extrait offert par :
Charles Edward Caplife
<http://caplife.free.fr>

Messe en Apnée Majeure

Extrait offert par :
Charles Edward Caplife
<http://caplife.free.fr>

DU MÊME AUTEUR

L'Île Rebelle I : Légende du Livre Sésamique de Nangommier,
FrazMitic, 2004

Charles Edward Caplife

Messe
en Apnée
Majeure

roman

FrazMitic

© FrazMitic, 2005
ISBN : 2-915882-03-7

Le bonheur de demain n'existe pas.
Le bonheur, c'est tout de suite ou jamais.

René Barjavel
Si j'étais Dieu..., Garnier Frères, 1976

I INTROÏT

Mes frères ! Au sommet de sa vie, attendre.
De l'aube au crépuscule, guetter Le Bonheur.
Et quand, au pied du ciel, s'annonce l'aurore
nouvelle, empourprée de honte, se dire simplement : « Il aurait pu prévenir qu'il aurait un peu de retard. »

Appoggiature predicative

1. La porte

Vide, un vide béant et noir comme la gueule d'un tunnel sans fin, c'est tout ce qui s'offrait à l'œil fureteur du visiteur. Une dense obscurité, que même la nuit en approche ne pouvait expliquer, régnait derrière la porte de l'abbatiale.

D'un geste vif, le Dr Soloman ôta instinctivement sa tête de l'entrebâillement de la lourde porte cloutée. Il s'adossa contre le mur de façade et se figea, comme s'il eût aperçu un monstre dont il craignait d'éveiller l'attention ; son pouls s'était même légèrement accéléré. Et pourtant il n'avait pas peur, du moins voulait-il s'en persuader. Il ne saurait trembler devant la vacuité, ce serait absurde. Le vrai vide, il le portait en lui-même, il ne le savait que trop bien. Cela faisait des années qu'il était debout, seul, autour d'un gouffre insondable, autour du néant. Et, en tant que physicien, il savait que tous les atomes de son corps réunis ne contenaient que très peu de matière, moins d'un dé à coudre, diluée dans un grand vide subatomique.

Alors, à quoi bon s'inquiéter devant quelques mètres cubes aux contours insaisissables ? Et même, pourquoi toute cette réflexion ?

— Tu ne m'auras pas ! rugit-il soudain.

La scène avait-elle eu un témoin, celui-ci se fût aisément imaginé que le rôdeur avait lancé ces mots rageurs à un poursuivant qui allait bientôt surgir de l'abbatiale. Mais il eût pris ses jambes à son cou s'il eût compris que le Dr Soloman s'adressait à lui-même ou plutôt au méditatif qui sommeillait en lui : celui qui souvent l'empêchait d'agir ; celui à qui il devait d'avoir arrêté la pratique de sports tels que le patin à roulettes et le vélo, car il risquait trop l'accident grave, tellement il s'oubliait, abîmé de rêves, sur son engin. L'observateur eût peut-être souri, rassuré de découvrir le côté débonnaire du personnage en l'entendant ajouter, juste après :

— Stupide peur du noir !

C'était en effet la cause de toute cette délibération intérieure qui finissait en soliloque. Heureusement pour le chercheur, le penseur reprenait vite le dessus sur le phobique : il n'avait pas peur, seuls ceux qui ont encore quelque chose à perdre peuvent éprouver ce sentiment ; il était juste un peu surpris. Il savait bien que l'abbaye était en ruine, et en rénovation depuis cinq ans, mais il ne s'attendait pas à un tel spectacle d'abandon et de désolation. Autour de lui, ce n'étaient qu'ombres, masses sombres, informes et douteuses sous un ciel crépusculaire plus effrayant que poétique. Le jour gris avait laissé sa lourde écume, un dais vespéral rainuré de bistre, et la nuit serait d'encre si l'homme ne venait y remédier. Où étaient donc passés les projecteurs de façade ? Une panne, ce ne pouvait être qu'une panne de secteur.

Il songea alors qu'il devait avoir une lampe torche dans sa voiture garée devant l'entrée principale. Il quitta aussitôt sa

position et, en quelques enjambées, atteignit le portail. À travers le fer forgé, il pouvait distinguer la masse claire du véhicule dans la pénombre de deux grands arbres. Tandis qu'il franchissait le tourniquet, il se rappela qu'il n'avait eu aucun mal à trouver cette place : il n'avait pas eu à se battre contre la cohorte de voitures qui, à chaque spectacle, envahissaient les abords de l'abbaye. Il était facilement parvenu en tête de file et aurait même pu se garer dans la cour d'honneur, n'eût été la barrière de pompiers qui en interdisait l'accès. Cela lui avait causé une première alarme, mais il avait préféré croire qu'il était, pour une fois, arrivé le premier.

L'abbaye de Farbrissel était située en dehors de la ville, en haut d'une colline, derrière une enceinte de pierres noirâtres. Hormis quelques chemins de terre qui montaient des bois et des vignobles alentour, on y accédait par une voie en pente raide, pavée et bordée de marronniers. Cette allée, dite royale, commençait à l'hémicycle de la cour d'honneur, extérieure à l'abbaye, et glissait vers l'agglomération nichée au fond d'un vallon.

En dépit du nombre croissant de touristes qui s'intéressaient au site, et malgré ses douze hectares, la commune n'avait pas obtenu l'autorisation de construire des parkings dans l'abbaye, celle-ci étant classée monument historique. Il en résultait une belle pagaille. À chaque spectacle, c'était l'anarchie : les bas-côtés de l'allée royale étaient pris d'assaut. C'était même l'indice pour mesurer son retard : à la première voiture détectée sous les marronniers, on pouvait s'arrêter, les chances de trouver une place plus proche du portail étant alors nulles.

Seule concession au progrès, la nuit, quelques lampadaires très espacés le long de l'allée royale diffusaient une faible lumière opaline. La première de ces sentinelles isolées se

trouvait à une bonne centaine de mètres de Soloman. D'un pas incertain, il avança au milieu de la chaussée : personne. Aussi loin qu'il pouvait voir dans la pénombre, l'allée était déserte. Comment était-ce possible ? Normalement, l'abbaye et ses environs auraient dû être noirs de monde. Car, en prélude au bouleversement pascal, Farbrissel vivait en musique la Passion du Christ, et le Centre Culturel de l'Ouest, dont Soloman était adhérent, avait programmé ce qui serait, disait-on, l'une des plus belles éditions des Rencontres Imaginaires.

— Le concert a été annulé ! conclut-il avec amertume.

Il devait se rendre à l'évidence, mais l'idée était effroyable, insupportable. Soudain, il sentit une boule rouler dans sa gorge. Il défit le nœud de sa cravate et ouvrit le col de sa chemise. Mais la congestion était toujours là, étouffante. Ce n'était pas de la colère : on lui avait enlevé sa bouffée d'oxygène, sans préavis. Lentement, l'affolement le gagnait. Et lui qui avait tout fait pour ne pas être en retard ! Il avait surveillé avec impatience l'arrivée du vendredi saint comme un écolier guette les vacances d'été. Et l'après-midi, il avait quitté très tôt son travail à Parclay, non loin de la capitale. Il avait pratiquement sauté à pieds joints dans sa voiture, parcouru trois cents kilomètres dans la grisaille et à vitesse excessive. Pourquoi ? Pour trouver portes closes : tous les accès au cloître Notre-Dame étaient fermés, sauf l'entrée de l'abbatiale.

Le Centre Culturel allait l'entendre : quelle idée d'annuler un tel spectacle sans prévenir !

Il avait déjà jeté sa cravate dans la boîte à gants et venait d'en sortir la torche quand il entendit une musique ou une plainte. Il s'arrêta net et tendit l'oreille ; mais la musique, ou quel que soit ce qu'il avait entendu, avait déjà cessé. Il avança jusqu'au milieu de la chaussée : rien. Et pourtant il

avait cru entendre, pendant quelques secondes, une progression de notes, croissant en intensité, et son cerveau de mélomane averti avait eu le temps de tirer des conclusions encourageantes : ce qu'il avait entendu, c'était la voix lasse d'une ligne de violoncelles engoncés dans la douleur et dont chaque note rythmait les pas lents des hommes sur un chemin de croix. Mais ce beau spectacle ne devait pas se dérouler au cloître Notre-Dame, car les sons, faibles, lui avaient semblé provenir de trop loin. En un instant, son espoir de trouver le nouveau lieu du concert s'était ravivé : il se souvenait d'un spectacle qui avait dû être déplacé parce que l'afflux des réservations avait dépassé les quatre cents places du réfectoire où il avait été programmé. Il regagna l'enceinte de l'abbaye et continua d'avancer en envisageant les autres cloîtres possibles : Saint-Lazare, Saint-Benoît, Saint-Jean de l'Habitat.

Parvenu une nouvelle fois devant la porte de l'abbatiale, il attendit, tendit l'oreille, encore et encore : toujours rien. Il s'était peut-être trompé. Il avait sans doute mal interprété ce qu'il avait entendu. À la réflexion, il ne se souvenait pas avoir jamais vu des concertistes s'arrêter de jouer brusquement en plein milieu d'un morceau, sauf cas de force majeure. Il décida cependant d'attendre encore quelques instants et resta cloué sur le pas de la porte, le regard tourné en arrière.

Depuis sa position, il scrutait la partie visible de la ligne descendante de l'allée : aucun phare n'annonçait une arrivée prochaine. Il garda cette étrange posture un bon moment, comme s'il attendait quelqu'un ou comme s'il voulait admirer une dernière fois les splendeurs du monde réel avant de plonger dans l'inconnu.

2. Les invités

Un grand cri déchira la tranquillité de l'air :

— Han !

Suivirent d'autres hurlements formidables et de plus en plus rapprochés : « Han ! han ! » On eut du mal à comprendre, jusqu'à ce que surgisse le camion de pompiers.

Le lourd engin, toutes sirènes hurlantes, filait à une vitesse folle, au risque de tout renverser sur son passage. C'est qu'il y avait le feu et beaucoup de temps avait déjà été perdu dans les secteurs pavés à cause de la grande échelle : les secousses amplifiaient dangereusement son léger mouvement de balancier. Heureusement, l'équipe du capitaine Alex, pompier intrépide, allait nettement plus vite depuis qu'elle avait trouvé ce terrain favorable, lisse et sans obstacle. Elle profitait donc de cette aubaine quand le commandement fusa :

— Arrête, Alex ! Tu vas encore rayer le lino. Va jouer dans le séjour.

Il y avait trop de moquette dans la pièce indiquée. Et trop de tapis par-dessus. Cela semblait provoquer une surdité sélective chez le capitaine Alex, qui n'entendait jamais ce genre d'injonctions du premier coup. Et comme la commandante, occupée à surveiller son champ opératoire et ses instruments, n'avait pas jugé bon de réitérer son ordre avec toute la fermeté nécessaire, Alex ne changea pas de cap et redoubla ses sirènes vocales.

Un bruit de voiture se fit entendre dans la rue Delacroix.

Promptement Alex décolla du sol. Dans sa précipitation, il fit piquer du nez la grande échelle et l'engin tout entier bascula sur le flanc dans un grand fracas de plastique avant de s'immobiliser contre le réfrigérateur, les roues folles.

— Maman ! Maman ! C'est papa !

Pour la nième fois, Martine lui fit la leçon.

— Alex, je t'ai déjà dit de ne pas l'appeler « papa »... Pas encore. Ton père est mort.

Alex n'entendit rien. Il avait déjà atteint les fenêtres du séjour, persuadé de voir arriver ce père qu'il avait spontanément adopté ; ça ne pouvait être que lui. Il allait pouvoir lui montrer le beau dessin qu'il avait fait le matin même. Il était dans tous ses états.

Les fenêtres n'étaient pas faites pour lui. Croyant pouvoir compenser les quelques centimètres qui lui manquaient, il se dressa sur l'extrémité de ses orteils. En vain. Son menton resta accroché sur le rebord et ses yeux ne virent que les carreaux des H.L.M. d'en face. Il essaya de reculer et chuta lourdement sur les fesses. Loin de s'avouer vaincu, il courut aussitôt vers un pouf et le tira avec des plaintes sourdes jusqu'à la fenêtre.

En équilibre précaire mais finalement bien juché, il colla sa joue contre la vitre pour avoir le meilleur angle de vue possible, le véhicule étant décalé par rapport à son poste d'observation. Sa déception fut légère mais suffisante pour être perceptible jusque dans la cuisine.

— Ce n'est pas lui ? s'enquit Martine.

— C'est tante Denise... et Jean-Pierre... et Jérémie, répondit Alex en énumérant les arrivants au fur et à mesure qu'il les voyait descendre de voiture depuis sa branlante position.

— Va leur ouvrir.

Calmement, Alex quitta son observatoire et se dirigea d'un pas nonchalant vers l'entrée : à quoi bon se presser, puisque ce n'était pas « lui » ? Il se hissa en haut d'un tabouret pour atteindre l'interphone, et à peine Jérémie avait-il commencé à parler sur un ton protocolaire qu'il déverrouilla l'entrée de l'immeuble.

Le temps de mettre pied à terre et de tourner la poignée, l'ascenseur avait déjà atteint le troisième étage, et sa porte

ouverte libéra la voix de contralto de Denise :

— Quel mauvais coup tu m’as fait là ! Je lui ai dit non. Et toi, tu lui en as donné.

Sans se démonter ni même sembler avoir relevé le ton acerbe sur lequel le reproche lui avait été fait, un homme répondit :

— Mais ma puce, je lui ai demandé de rester sage dans la voiture. Et tu as vu ? Il l’a fait. Alors, il mérite sa récompense.

— Il n’est pas un rat de laboratoire... Avance, Jérémie !

Celui-ci entra, un bonbon dans la bouche. Il avait le triomphe modeste, mais il jeta quand même un regard plein de fierté à Alex. Celui-ci regardait avec envie la bosse mouvante de la friandise sur la joue de son cousin. Mais, très vite, son attention fut attirée par les volumineux paquets que portait Jean-Pierre avec une concentration de jongleur. Or Denise avait les deux mains vides. C’était une femme grand format, in-folio, avec des abondances un peu partout. Elle entra la dernière, ferma la porte du pied et, à peine entrée, donna de la voix.

— Alex ! mon poussin, claironna-t-elle. Dans mes bras !

Elle enroula un bras gigantesque autour de la taille d’Alex, dont les jambes décollèrent aussitôt du sol. Sans effort apparent, elle se redressa, emportant sa proie à bonne hauteur du plancher.

— Ma parole, tu grandis à vue d’œil. Tu es plus lourd que Jérémie. Quel grand jour ! Les cinq printemps.

Alex, du haut de son perchoir, se mit à se frotter les yeux avec insistance.

— Tu n’es pas content de voir tante Denise ?

— Oui.

— Eh bien ! À voir la tête que tu fais, on ne le dirait pas. À ce moment, Martine sortit de la cuisine.

— Il croyait que c’était Andrian, expliqua-t-elle.

— Ah bon ! s'étonna Denise, il n'est pas encore là ?

— Il ne devrait pas tarder à arriver.

Denise, visiblement très déçue, les lèvres soudainement allongées comme un bec en fer, comme si elle était encore plus contrariée que son neveu, le déposa sur le sol.

— Ah, ces chercheurs ! se lamenta-t-elle. Lorsqu'ils sont penchés sur leurs paillasses, ils oublient le reste du monde.

Martine, sentant poindre la tournure délicate de la conversation, dit à son fils :

— Mon chéri, va jouer aux pompiers avec Jérémie.

Le visage d'Alex s'illumina.

— Oui ! Viens, Jérémie. Tu vas m'aider à tourner dans l'angle de la rue Dusséjour. Je suis capitaine et je te nomme adjudant.

— Mais, protesta le nouveau promu, je suis plus grand que toi. J'ai six ans.

— Oui, mais c'est mon camion.

— Bon, O.K., concéda Jérémie de mauvaise grâce.

— Tu m'appelles chef. Pigé ?

— Oui... euh !... chef.

Ils se mettaient en colonne quand Martine décida de réduire leur terrain d'opération.

— Pas dans la cuisine, chef ! intima-t-elle.

Le chef acquiesça de la tête, puis, escorté de son assistant, il se dirigea vers son quartier général : sa chambre.

L'absence des enfants sembla révéler soudain la présence de Jean-Pierre qui tenait encore les paquets devant son visage.

— Eh bien, dit Denise, tu vas rester planté là toute la soirée ?

— On est en train d'arriver, si tu remarques.

— Attends, intervint Martine. Je vais te débarrasser. Al-
lons à côté.

Ensemble, ils entrèrent dans le séjour, où Jean-Pierre déposa les paquets sur la table basse. C'était un petit homme un peu dégarni au milieu, court sur pattes, d'aspect plutôt robuste et au caractère manifestement doux ; tout le contraire de sa compagne.

Martine le trouva pitoyable et jugea qu'il lui fallait un petit remontant dans les plus brefs délais. Avant même qu'il se fût installé dans un fauteuil, elle lui demanda :

— Je te sers un apéritif ?

— Un petit porto, s'il te plaît.

— Et toi, Denise ?

— Une bière. Tu en as, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr.

Elle avait mis dans sa réponse juste assez d'appui pour que sa sœur aînée entende : « Ai-je l'habitude de t'inviter sans tenir compte de tes goûts ? » Elle s'éclipsa dans la cuisine et revint presque aussitôt avec les boissons.

— Mmm ! fit Jean-Pierre après un reniflement pour mieux capter les effluves aromatiques qui s'échappaient de la cuisine. Ça sent drôlement bon. Qu'est-ce que c'est ?

— Un simple gâteau au miel, fait avec des œufs bio et aromatisé à la cannelle, répondit Martine.

Denise, elle, ne semblait pas être intéressée par les recettes culinaires. Elle regarda sa montre pour la nième fois, puis elle éclata.

— Dix-neuf heures trente ! Tu te rends compte ?

— À cette heure, dit Jean-Pierre, c'est la folie autour de la capitale. Il faut compter, au total, cent à cent cinquante kilomètres de bouchons dans tout le bassin orfilien.

— Tu parles ! Nous venons bien de l'autre côté d'Orfil, nous. Et nous sommes là, non ?

— Oui, mais en mettant deux heures au lieu de trois quarts d'heure aux heures creuses.

— C'est exact : nous sommes à l'heure parce que nous

avons prévu suffisamment de marge. Quand on veut, on peut !

— Tout le monde ne peut pas se permettre de gaspiller du temps dans les embouteillages. Et même sans bouchon, imagine qu'au moment où il s'apprête à quitter son labo, son directeur vienne le trouver et lui dise : « Dr Soloman, il y a quelque chose qui cloche avec le synchrotron. » Ou encore : « Dr Soloman, l'observatoire d'Arecibo a détecté une nouvelle planète extragalactique. »

— Tu racontes n'importe quoi. Il est physicien des particules, pas astrophysicien.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Je te donne quelques raisons qui peuvent expliquer l'absence d'un homme. C'est tout.

— Ah oui ! Je vois. La solidarité masculine, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que tu vas chercher ?

Deux pompiers vinrent à son secours. Énergiques et très affairés, ils firent irruption dans la pièce. L'un d'entre eux, le capitaine, portait un casque de cycliste. L'autre, à court de ressources, s'était rabattu sur un foulard qui lui donnait un petit air de pirate. En guise de hache, ils portaient chacun un couteau à la ceinture. Mais mal leur en prit ; ils se firent aussitôt désarmer par Martine. Un instant déconcertés par ce contretemps, ils ne tardèrent pas à retrouver contenance et vivacité.

Malgré leur accoutrement peu engageant, c'étaient visiblement des professionnels aguerris. Ils avaient une parfaite maîtrise de leur camion. Le capitaine Alex était au volant et l'adjudant Jérémie assurait la stabilité de la grande échelle.

Pleins d'assurance, dans le bruit des effets de voix, ils passèrent en trombe près de la chaîne stéréo, virèrent sur les chapeaux de roues à la lisière de la fenêtre, bousculant le pouf, qui roula sur le côté.

Bientôt, ils acquirent une certaine stabilité de mouvement

et se mirent à faire le tour de la table basse. De temps en temps, ils prenaient appui sur les genoux des adultes effondrés dans les fauteuils de part et d'autre du meuble. Leur présence ne sembla gêner personne.

Soudain Jérémie s'arrêta et désigna les paquets.

— Alex, regarde ! s'écria-t-il les yeux allumés de convoitise. Tu n'as pas ouvert tes cadeaux.

Alex trouva l'idée lumineuse et entra en exultation.

— Oh oui ! oui ! oui ! jubilait-il en se trémoussant.

Il fit un pas vers la table, empoigna un paquet dont il attaqua fébrilement le ruban. Mais Martine intervint.

— Arrête, Alex ! commanda-t-elle. Tu ouvriras tes cadeaux après le dîner.

— C'est à moi.

— Oui, mais tu les ouvriras après le dîner.

— Mais maman.

— J'ai dit plus tard. Va dans ta chambre ! Allez, oust !

Dépité, au bord des larmes, Alex s'en alla en traînant les pieds. Jérémie, tout penaud également, le suivit en tirant négligemment derrière lui le camion de pompiers par la grande échelle.

La porte du cantonnement se referma sur eux, et bientôt, ce fut le silence.

3. Rêveries

Quel calme ! Quel contraste avec l'agitation incessante des villes !

Depuis le monticule où se dressait l'abbaye, Soloman avait une vue dégagée sur la plaine, où les lumières citadines vacillaient comme les flammes de milliers de bougies abandonnées aux courants d'air. Chacune d'elles, il le savait, était un foyer rayonnant que la distance transformait en lueur tremblotante.

Là-bas, c'était la vie, avec des embouteillages monstres, des couples qui faisaient l'amour, des enfants qui piaillaient et des solitaires qui rêvaient, les yeux ouverts. Certains de ces « ermites isolés dans la foule » comptaient les jours, d'autres les nuits. D'autres encore vivaient à la seconde près. Mais tous étaient de fins calculateurs, des statisticiens du cœur qui regardaient les chiffres en face : une chance sur trois milliards qu'ils trouvent jamais leur complément ! une probabilité plus infinitésimale encore que leur complément les déniche en même temps ! Et ils regrettaient amèrement une telle lucidité. Ils souffraient le martyr de toujours avoir raison, jour après jour, nuit après nuit, seconde après seconde. Cent fois, mille fois, ils faisaient le même rêve, jusqu'à la seconde floue où le sommeil venait le leur voler et où leur demi-personne s'affaissait et fondait lentement dans les linges froids de leur lit toujours trop vaste.

Soloman secoua la tête, comme pour chasser ses rêveries, et concentra de nouveau son attention sur son problème de concert introuvable.

Une légère poussée sur la porte, elle tourna lentement sur ses gonds séculaires en émettant un affreux grincement. Un filet de nuit sortit de son entrebâillement, telle une fumée noire. Soloman alluma aussitôt sa lampe torche et jeta un dernier regard, une ultime pensée, sur la plaine : plus loin encore, à plusieurs centaines de kilomètres, par-delà les péages encombrés, dans une banlieue-dortoir, il y avait Martine et Alex... Pourquoi ne les avait-il jamais invités à l'accompagner ? Pourquoi ?... Parce que l'idée ne lui était jamais venue.

Il s'étonna de la question et de la réponse, puis se ressaisit à la faveur de quelques opportunes excuses : il était trop tard maintenant pour se repentir ; il ne pouvait pas reculer ; il n'avait pas fait tout ce chemin pour renoncer à la dernière minute.

Il poussa franchement la porte et s'engouffra dans les ténèbres.

4. L'attente

Sombres étaient les visages. Du côté des adultes, ce n'était pas la grande conversation. L'incident avec les deux apprentis pompiers avait assombri un peu plus une atmosphère déjà tendue. Jean-Pierre en était à son deuxième apéritif. Il dégustait pourtant sa boisson avec une prodigieuse lenteur. Il n'était pas un modèle de loquacité, tellement il semblait absorbé par la lecture de *Gratos*, un journal de petites annonces et de publicité. Denise avait à peine touché à sa bière, ce qui était plutôt mauvais signe : depuis quelques années, elle appliquait son principe d'évitement de l'alcool dans ses moments de mauvaise humeur ou de chagrin. Martine, pour combler le vide, proposa de l'action.

— Allez ! dit-elle tout à coup. Aide-moi à changer la disposition de la table.

Denise y consentit de bonne grâce. Pour l'occasion, la table avait été déplacée de la cuisine à un coin du séjour. Six couverts y étaient déjà mis.

Elles soulevèrent l'ensemble, tournèrent de quatre-vingt-dix degrés, et c'était fini.

— Fais attention, murmura Denise.

— Attention à quoi ?

— Tu crois que c'est convenable de gronder ton fils le jour de son anniversaire ?

— Bien sûr que non. Mais tu sais bien que si on laisse faire ces garnements, ils nous rendront la vie impossible.

— Enfin, s'il faut blâmer quelqu'un, c'est Andrian Solomon. Tout ça, c'est de sa faute !

— Quoi ? Tu ne vas pas le rendre responsable. Il n'est même pas là.

— Justement ! Tout cela ne serait pas arrivé s'il avait eu la délicatesse d'être ponctuel, s'il avait tenu compte du profond attachement d'Alex pour lui.

Elle se rapprocha de Martine et baissa le ton.

— Si tu veux mon avis, franchement je ne le sens pas, ce type. Ce qu'il faut à cet enfant, c'est un vrai père, un homme présent, attentionné. Comme mon Jean-Pierre !

D'un mouvement de tête, elle désigna l'homme modèle. Celui-ci, plongé dans la lecture de son journal, ne semblait pas comprendre qu'on chantait ses louanges. Calmement, il sirotait son apéritif préféré en tournant les pages. Sa tête n'avait rien de bien particulier. Cependant Martine ne pouvait s'empêcher de la fixer. Et plus elle la regardait, plus elle était convaincue d'avoir percé le secret de l'homme qui la portait.

À voir sa tête, se dit-elle, c'était au moins un vicieux. Avait-il vraiment besoin de toute cette femme ? Ou alors, dans sa jeunesse, il avait été privé d'affection. Et maintenant, il lui en fallait en grande quantité, de manière palpable, irréfutable et sans équivoque.

Et c'était du sérieux. Il était vraiment mordu. Selon Denise, des jeunettes auraient essayé de l'approcher — sans succès. Pour sa part, Martine avait du mal à y croire, mais elle avait pris l'habitude de ne jamais discuter les affirmations de sa grande sœur.

Quant à Denise, elle devait en arriver là, c'était clair. Elle avait un besoin insatiable de commander, de diriger, de tout régenter. Elle voulait toujours avoir le dernier mot et n'était pas avare de ses conseils. Si on ne l'écoutait pas, et qu'il en résultât quelque désagrément, elle prenait un plaisir sadique à remuer le couteau dans la plaie avec des phrases du genre : « Je te l'avais dit. » Elle avait donc besoin d'un faiblard pour exercer sa domination totale.

En fait, ces deux larrons s'étaient bien rencontrés. Fina-

lement, ce n'était si mal. N'était-ce pas l'essentiel ?

— Et il t'a dit quel cadeau il a prévu pour Alex ?

Toute à ses évocations de couple chanceux, jouissant d'heureuse complémentarité, Martine ne répondit pas.

— Tu rêves ? lui lança Denise.

Sa voix avait retrouvé son ton élevé et fit sursauter Martine.

— Hein ! Non, il ne m'a rien dit.

— Je parie qu'il l'avait oublié et qu'il est allé l'acheter à la dernière minute.

Elle traversa la pièce, alla se poster à la fenêtre, écarta les rideaux, puis les laissa tomber. Au bout d'un moment, elle éclata :

— Mais qu'est-ce qu'il peut bien foutre ?

II KYRIE

La manière de garantir cette rencontre ? S'inscrire pour Le Bonheur. Attendre patiemment la licence, une autorisation spéciale, couverte de tous les tampons et signatures idoines. Et un jour, muni de ce sévère, confiant dans son bon droit, se présenter.

Appoggiature prédicative

5. Chute

Soloman dégringolait. Ou plutôt, il roulait, pivotait et glissait. Il sentait sa tête heurter durement des parois rugueuses et, tantôt ses mains, tantôt ses pieds, plonger dans un éboulis terreux et caillouteux. Il avait la sensation de chuter depuis toujours et s'étonnait d'avoir encore assez de lucidité pour y penser. Son corps n'était plus qu'une boule de chair meurtrie que les obstacles se renvoyaient sans ménagement.

Alors qu'il commençait à s'habituer à la situation, alors qu'il n'était pas loin de trouver instinctivement une forme d'adaptation à la chute perpétuelle, son corps s'immobilisa soudain, plaqué contre un mur.

Moulu, il garda cette position pendant de longues secondes, persuadé qu'il s'était cassé quelque chose et que, sous peu, une douleur d'une intensité insensée allait se déclarer, infernale, bien supérieure à ce qu'il endurait pour le moment. Toutefois, la première sensation additionnelle qu'il décéla fut le calme, un grand silence qui le pénétrait jusqu'à

l'os.

Il tenta d'évacuer cette sensation oppressive en écarquillant les yeux au maximum : pas un photon pour exciter sa rétine ; ou alors il était devenu aveugle. Il pensa amèrement à la lampe torche, qui avait dû prendre un autre chemin dès le début de la vertigineuse dégringolade.

Délicatement, il se remit sur son séant, puis il s'appliqua à palper ses jambes, ses côtes, sa tête : aucune douleur supplémentaire. Il était entier. Un miracle ! Le seul vrai désagrément était cette obscurité insoutenable, cette noirceur contagieuse qui risquait de s'insinuer au plus profond de son être. Enfant, il avait peur du noir ; adolescent, il était mal à l'aise dans les caves trop sombres ; et avec l'âge, il ne s'était que superficiellement amélioré.

En pareilles circonstances, il avait une technique, un outil affûté par des années d'expérience. C'était un mélange qu'il voulait positiviste mais que le commun des mortels résumait d'une manière plus radicale : prendre sur soi.

Il pensait : beaucoup d'animaux vivant dans les abysses n'ont pas d'yeux ; ils n'en ont pas besoin. Un homme peut marcher dans les ténèbres les yeux fermés. À quoi bon écarquiller les yeux lorsqu'on est dans le noir absolu ? À quoi bon même marcher, quand le moyen le plus sûr de communiquer est de tourner sur soi-même en écartant les bras, dans l'espoir d'accrocher quelque chose ou quelqu'un ?

De cette dernière interrogation, il ne retint que l'idée de contact. En suivant les murs, et en progressant avec précaution pour éviter les éventuelles crevasses, il finirait bien par atteindre une sortie.

Sans perdre davantage de temps, il commença résolument son exploration. En se relevant, il laissa glisser sa main contre le mur. Celui-ci se termina brusquement assez près du sol. Soloman pensa à un rebord de fenêtre. Il fit une investigation horizontale en se déplaçant latéralement pour

atteindre l'un des montants du chambranle hypothétique, mais sa main tomba dans le vide : il était peut-être à l'angle d'un muret. Mais rapidement, il comprit qu'il pouvait faire le tour du supposé muret. Il était loin des murs. L'objet qui avait arrêté sa chute était une table en pierre de taille, un autel, une stèle. Une tombe !

Il était parmi les morts ou, plus positivement, devant les restes poussiéreux d'au moins un d'entre eux. C'était quand même une idée peu réjouissante.

Il allait reprendre ses tâtonnements quand soudain, à sa droite, un œil vert fluorescent se mit à luire par intermittence. La chose pouvait se trouver aussi bien à vingt qu'à cent mètres ; c'était difficile à évaluer dans cette obscurité.

La peur panique, la frayeur abjecte se saisit de Soloman jusqu'aux tripes. Le jour du dernier paiement est arrivé, se dit-il. Cette pensée le choqua tellement que son émotion en fut considérablement atténuée. Il y avait longtemps qu'il se croyait guéri de conceptions aussi teintées de religion. Mais cette lueur étrange, dans ce lieu sinistre, venait vraisemblablement de réveiller en lui de vieilles interrogations, des demi-croyances et de vraies incertitudes.

Il prit conscience que ses nerfs le lâchaient, aussi chercha-t-il un moyen de lutte. Il décida de faire face et amorça une progression à l'horizontale, histoire de mieux tâter le terrain devant lui ; c'était assez honorable, puisque même les grands guerriers peuvent ramper à certains moments. Bientôt, il se rendit compte qu'il claquait des dents : ce n'était pas seulement à cause de l'humidité du sol qui transperçait ses vêtements par endroits. Malgré tout, il se traînait à petits mouvements prudents en direction de la lueur.

Le sol montait en pente toujours plus raide et au fur et à mesure que Soloman avançait, il provoquait de petits éboulements assez désagréables pour ses yeux écarquillés. Il

redoubla de prudence, croyant pouvoir éviter de déstabiliser quelque pierre assez grosse pour l'assommer.

Tout à coup, le monstre se mit à bouger. Il allait de plus en plus vite, comme un prédateur qui fondait sur sa proie, ventre à terre. Oubliant toute précaution, Soloman fit brusquement volte-face, mais la chose était déjà sur lui. Elle le dépassa même en lançant des éclairs, alla jusqu'au pied du sarcophage où elle s'immobilisa avec un bruit métallique. Sa lumière décrut jusqu'à l'extinction, puis elle augmenta timidement.

Soloman éclata de rire. La torche ! Ce n'était que la torche. Prise dans un morceau de plastique vert, elle luttait, hésitant entre la vie et le court-circuit final.

D'abord soulagé, puis honteux d'avoir paniqué et finalement indulgent envers lui-même, compte tenu de l'absurdité de sa situation, Soloman se laissa glisser vers la torche et la récupéra avec satisfaction. Il s'attendait bien à ce qu'elle fût en piteux état et une brève inspection confirma ses craintes : il devait lui tapoter le culot de temps en temps pour la maintenir allumée quelques secondes. Ces brefs instants de clarté étaient toutefois suffisants pour lui permettre de s'orienter.

Cette aide inespérée le réconforta et il repartit à l'assaut du tas de gravats, sur ses jambes, cette fois. Une seule question le préoccupait dans l'immédiat : où pouvait-il bien se trouver ? Sous l'abbatiale ?

6. Les cigarettes

— C'est faux !

La vocifération fut sèche et résolue. Mais vraisemblablement elle ne parvint pas à conjurer toute la frayeur de son auteur, car l'instant d'après, un cri effroyable, un grand bruit de désolation emplit l'appartement. Cela venait de la cham-

bre d'Alex. Tous les adultes s'y précipitèrent, affolés. Ils constatèrent avec soulagement qu'il n'y avait aucun dégât corporel. Allongé sur le sol, Alex pleurait à chaudes larmes. Martine s'empessa de le remettre debout et de l'examiner avec un soin presque médical.

Debout à bonne distance, Jérémie était figé dans une attitude inquiète, tant il redoutait le rôle de coupable idéal. Sur la défensive, il gardait les yeux rivés sur la mine courroucée de sa mère, mais celle-ci restait silencieuse. Ne pouvant tenir plus longtemps sur cette corde raide, il prit les devants.

— Je n'ai rien fait, plaïda-t-il. Ce n'est pas moi.

— Si, c'est lui ! martela Alex entre deux hoquets.

— Non !

— Si !

Ils eussent sans doute continué indéfiniment cette partie de ping-pong si Martine ne fût intervenue.

— Dis-moi, Alex, est-ce que Jérémie t'a frappé ? demanda-t-elle

— Non.

— Il a cassé un de tes jouets ?

— Non.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a dit qu'Andrian était allé acheter des cigarettes.

C'était tout. Les adultes nageaient dans l'incompréhension. Alors Martine essaya de ramener le problème à ses insignifiantes dimensions.

— Quelle idée ! Il ne fume pas, expliqua-t-elle.

— Il peut y aller quand même ! soutint opiniâtrement Jérémie qui préférait braver la colère de sa mère plutôt que de passer pour un menteur.

Sur ce, Alex redoubla ses sanglots. Denise jugea qu'il était temps d'intervenir.

— Jérémie ! Qu'est-ce qui te prend de raconter de telles sornettes ? réprimanda-t-elle.

— C'est Chantal, à l'école. Sa maman lui a dit qu'un soir son papa est allé acheter des cigarettes. Et pourtant il ne fumait pas.

— Et alors ?

— Alors, il n'est jamais revenu.

En entendant cette conclusion, Alex, comme sous la torture, aboya sa douleur. Derrière le rideau de ses larmes, il guettait la réaction des adultes. Mais il les vit figés de stupeur. En un éclair, il comprit que le coup était rude pour eux aussi, tout grands qu'ils fussent ; il en conclut qu'il ne pouvait rien attendre d'eux et qu'il avait raison d'étaler son désespoir.

La première réaction vint de Martine, qui le prit dans ses bras et dit d'une voix enrouée :

— Ne pleure pas, mon poussin. Il viendra.

Mais sa voix manquait d'assurance.

Sans ajouter un mot, ils regagnèrent tous dans le séjour, sauf Denise, qui s'éclipsa dans les toilettes. Jérémie en profita pour aller se tasser dans un fauteuil et se faire oublier. Désormais, la prudence était de mise.

7. Labyrinthe

La prudence et la persévérance furent payantes. Soloman atteignit enfin le sommet de l'éboulis. Contrairement à son attente, il ne trouva pas la porte et resta perplexe devant un mur gris. Il était pourtant certain d'avoir chuté sitôt après avoir franchi le seuil de cette maudite porte.

Du calme ! se dit-il. S'énervier ne servirait à rien.

À la lueur intermittente de sa torche, il finit par comprendre où il se trouvait : dans un couloir dont les extrémités étaient difficiles à percevoir. Il partit à gauche, persuadé que ce choix n'avait aucune importance. Il n'avait pas franchi dix mètres quand il entendit un grand bruit derrière

lui. Revenu sur ses pas, il comprit que sa retraite était coupée. Un autre pan du plancher venait de s'effondrer, et les gravats obstruaient complètement le couloir. Cela ne l'affecta guère : de toute façon, il avait déjà pris une direction ; il finirait bien par trouver une issue.

Il se remit en route.

Au bout de quelques instants, il perdit son assurance. Le couloir avait débouché sur une galerie appartenant, de toute évidence, à une mine ou une carrière de pierres : les verticales et les angles avaient du mal à s'affirmer ; et les blessures des burins étaient encore visibles sur les parois. Ce tunnel tournait, croisait d'autres embranchements qui eux-mêmes n'étaient guère pauvres en bifurcations.

Un vrai labyrinthe, pensa-t-il. Cette idée lui fit comprendre qu'il fallait aborder le problème de manière plus méthodique, aussi décida-t-il de revenir sur ses pas : débayer serait peut-être plus simple que d'affronter un véritable labyrinthe. Mais il s'arrêta net : combien de fois au juste avait-il tourné ?

Incapable de retrouver ce souvenir, il devait se rabattre sur autre chose. Il se remit en marche avec la ferme intention de tourner à gauche à chaque fois qu'il le pourrait. Cela ne lui garantissait nullement de trouver la sortie, mais c'était sa stratégie.

Au bout de quelques mètres, il eut une idée plus précise et se mit à examiner les parois de plus près : elles étaient en tuffeau, la pierre de la région, meuble en surface et recouvert d'une moisissure verdâtre. À l'intersection suivante, il gratta un peu de mousse avec un caillou et laissa une marque blanchâtre sur le mur : la lettre A. De cette façon, s'il tournait en rond, il ne tarderait pas à le savoir.

Il avait établi une stratégie et l'appliquait scrupuleusement. Malgré tout, il ne croyait pas que son sort en dépendît ; il n'imaginait pas qu'il pût vraiment exister un labyrinthe sous l'abbaye. Cependant il dut se rendre à l'évidence : les

couloirs se suivaient et se ressemblaient. Il grattait, tournait ; tournait, grattait. Et à la lettre E, il avait parcouru une telle distance qu'il doutait même de se trouver encore sous l'abbaye.

La situation était absurde, déconcertante.

Il se sentit soudain faible, vidé : une bonne vieille dépression pointait son nez. On ne va pas se morfondre tout de même ! se dit-il. C'était sa façon d'appeler sa technique positiviste à la rescousse. Une profonde inspiration, et top départ ! En avant pour la dose de raisonnement logique !

Cependant, il avait beau s'exhorter, il sentait comme un blocage.

Par où commencer ?

8. Le doute

Les interrogations commençaient à succéder aux interrogations, comme des lignes d'archers sur un champ de bataille. Martine avait du mal à contenir leur assaut. Elle avait rejoint Alex, qui était allé se jucher sur le pouf, près de la fenêtre. Elle le soutenait, pour lui éviter une chute, avait-elle prétexté. Elle avait la tête lourde, trop chargée pour trouver des arguments simples susceptibles de calmer l'enfant. Et pourtant elle connaissait bien la vie. Elle savait qu'on pouvait s'en accommoder, tant qu'on ne cherchait pas à en approfondir les mystères. Mais elle se sentait assez désarmée dans le cas présent : comment expliquer à un enfant de cinq ans que les gens peuvent aller acheter des cigarettes et ne jamais revenir, surtout s'ils ne fument pas ? Lorsque le vrai père d'Alex avait accompli ce geste inélégant, elle n'avait pas trouvé d'autre explication que de le faire passer pour mort, le rayer définitivement de leur univers, comme il le méritait. Quand son fils se montrait trop curieux à propos de ce décès, elle invoquait un accident de voiture.

Et pour consolider le tout, elle ajoutait que ce n'était pas grave, qu'on pouvait éventuellement changer de père. Du coup, Alex avait adopté Soloman, malgré les incessantes mises en garde de sa mère. Maintenant, celle-ci se sentait prise au piège.

Il y avait longtemps qu'elle avait oublié ces péripéties de l'existence, mais l'incident de ce soir avait semé le doute en elle. Maintenant, elle aussi jetait de furtifs coups d'œil dans la rue à travers les rideaux. Jean-Pierre, qui en était à son troisième apéritif, s'approcha de la fenêtre à son tour.

— Il a peut-être eu un empêchement, dit-il maladroitement en guise d'amabilité.

— Il m'avait pourtant promis, murmura Martine.

— Si tu l'appelais ?

— Elle n'appellera rien du tout.

C'était la voix de Denise, qui revenait de la salle de bains.

— Si dans cinq minutes il n'est pas là, poursuivit-elle, on commence. On ne va pas y passer la soirée tout de même ! Nous n'allons pas l'attendre toute notre vie.

Puis sur un ton d'une douceur inattendue :

— Après tout, sœurlette, tu sais bien que nous, les Mater-soli, sommes une famille forte, qui en a vu d'autres et qui a toujours su s'en sortir.

— Je sais, répondit Martine.

Elles échangèrent un regard complice, indéchiffrable pour Jean-Pierre. Celui-ci était loin de se douter que cet étrange dialogue entre les deux sœurs tournait autour d'un secret connu d'elles seules, un mystère qui cimentait leur relation et qu'elles-mêmes avaient baptisé : problème de la famille maudite. Aucun homme ne semblait vouloir y rester ; ou alors, il y avait un raz de marée de démissions chez les pères, une vague dévastatrice dont toute l'énergie semblait être concentrée sur ces deux sœurs : leur propre père, parti ; celui d'Alex, évanoui ; celui de Jérémie, envolé.

Et pourtant elles étaient dans la moyenne. En Beuspasie, malgré les fantastiques avancées technologiques et sociales, c'était l'ère des familles monoparentales, manchotes, majoritairement et courageusement pilotées par les femmes. Le sujet faisait régulièrement l'objet de débats télévisés sur les chaînes culturelles. Certains sociologues y voyaient un problème, tandis que, d'après les sondages, il se trouvait un nombre croissant de Beuspasiens pour prétendre que ce n'était pas grave. Sans doute étaient-ce là des gens qui avaient connu père et mère et ne savaient pas ce qu'il coûtait de passer une vie entière sans jamais pouvoir dire « papa » ou « maman » en direct, de vive voix. Ils ignoraient tout de la difficulté de démarrer sans capital d'affection paternelle et de devoir en prodiguer lorsqu'on devenait soi-même père. Comment donner quelque chose qu'on n'a pas reçu et qui ne s'achète pas ! s'écriaient certains sociologues. Pour d'autres, cependant, ce type de tendresse est inné : chacun naît avec sa petite réserve et n'a rien à craindre d'être orphelin.

Martine n'ajouta pas un mot de plus et se contenta d'obéir à la volonté de sa sœur. Mais elle brûlait de voir Soloman apparaître sur-le-champ ou, à défaut, de savoir quand il arriverait. Et pour une telle information, elle eût payé une fortune.

9. Le prix fort

La crainte d'être vraiment coupé du monde, et pour un temps indéterminé, l'avait emporté. Soloman se morfondait. Il avait décidé de se laisser aller ; un bon coup. Cela faisait des années qu'il tenait et se retenait, mais c'était fini, ce temps-là. Il devait reconnaître les faits et cesser ses tentatives pour les enfouir dans un coin reculé de sa mémoire : quelques années de cela, il avait bel et bien perdu une mine

d'or. Une mine ? Comme c'était peu ! rectifia-t-il. Eût-il possédé une planète, toute une galaxie, et en eût-il été dépouillé, c'eût été une broutille à côté du désastre qu'il avait connu. Il avait perdu sa force de vivre, son âme... le bonheur. C'était plus qu'un simple être humain pouvait perdre.

Après une profonde inspiration, il se détourna vers des pensées plus positives, du moins à ses yeux : une chance sur des milliards qu'il retrouve jamais une telle occasion ! et une probabilité plus infinitésimale encore qu'il sache la saisir ! Il savait bien que ces calculs pseudo-probabilistes ne reposaient sur rien de scientifique, mais il s'y adonnait quand même. C'était une tendance qu'il avait de vouloir tout quantifier, une manie qu'il prêtait volontiers à toute personne meurtrie et souffrante. Et c'était probablement ce défaut qui l'avait conduit dans sa situation actuelle.

Il gratta le mur pour y laisser la lettre F et prit un nouveau tournant. Ses mains tapotaient le culot de la lampe pour en obtenir des instants de clarté et ses pieds avançaient, mais il voyait plus avec la tête qu'avec les yeux. Il revoyait sa vie, comme projetée sur un écran. Surtout les six dernières années...

Sa carrière de scientifique commença de manière ordinaire, sans histoire. Après quelques années végétatives en tant que maître de conférence à l'université Orfil-VII, il entra à Parclay comme chercheur de deuxième échelon au Département de Recherche Spatiale. Il faisait partie de ceux qui exploraient les composants ultimes de la matière pour comprendre le cosmos. Grâce à une armée de mathématiciens montés en batterie, et à Proteus, le plus puissant ordinateur du pays, il vérifiait inlassablement de grandes théories scientifiques en les rapprochant des observations.

Il ne s'ennuyait pas. C'était même assez passionnant de chercher et de trouver pour un industriel la cause du dédou-

blement apparent des électrons quand ils prennent un virage trop serré à l'intérieur d'un circuit intégré ; cette motivation était fort à propos, car pour équilibrer son budget, Parclay s'adonnait plus à la recherche appliquée qu'à la fondamentale et Soloman avait la double casquette. Il gagnait bien sa vie : avec plus de trois mille bouffées par mois, il faisait partie des cadres les mieux payés de la Beauspasie.

C'est vers l'âge de trente-quatre ans qu'il commença à avoir des idées bizarres : il se surprit à prendre conscience qu'il était en train de rater sa vie ; que ce qu'il faisait était insuffisant pour retenir l'attention des générations futures. Mais surtout, il se mit à penser au bonheur et d'une manière fort inhabituelle. Alors que beaucoup de ses semblables rêvaient de fortune et de gloire, lui limitait son bonheur à la découverte d'une formule, une seule, toute petite à son avis : celle qui donnerait une place honnête et enviable à beaucoup de Beauspasiens exclus. À partir de cet instant, toute son énergie, toute sa vie se trouvèrent focalisées sur ce problème. C'était un rêve bizarre, d'autant qu'il n'était ni économiste, ni sociologue, ni même humaniste.

Longtemps il chercha une solution, longtemps il tourna en rond et souvent il dut se contenter d'exclamations : si seulement il pouvait recommencer sa vie ! Ah, s'il pouvait choisir sa voie ! Que n'eût-il donné pour quitter les rails sur lesquels il était calé ! Malheureusement, il fut obligé de constater qu'il était pris dans la trame d'une relation d'ordre, d'une règle non écrite mais d'une implacable rigidité : du fait même de la spécialisation exacerbée et de la ségrégation des disciplines, il n'avait aucune chance dans la médecine, l'agronomie ou le rock'n roll ; et, sauf exception, un grand physicien de son époque n'était même pas tenu de jongler avec les mathématiques comme d'autres avec les ballons dans les stades en délire. Et pourtant, il ne demandait pas à devenir un héros populaire porté aux nues comme un

Newton ou un Einstein. Il voulait juste modifier sa fonction d'utilité ou la troquer contre une autre : celle qu'il s'était choisie.

Il ne se passait pas un jour sans qu'il pensât à ce problème, qui dépassa vite le cadre de la simple envie de changer de profession pour prendre l'allure d'une quête quasi philosophique. Et à force d'y penser, d'espérer et de réviser les conditions dans lesquelles il pourrait obtenir satisfaction, il en arriva à l'extrême, à l'évaluation du prix à payer, rien n'étant gratuit dans l'Univers. Tous calculs faits, sa conclusion fut amère : seul un miracle pouvait l'aider, il y avait trop de barrières à abattre ; des monuments érigés par des siècles de rationalisme, de criblage, de séparation et de hiérarchisation à tout va. La science ne reconnaissant pas les miracles, restaient le diable et le bon Dieu, face à face, et lui au milieu.

Le prix fort ! gémissait-il en ces années-là. Il était prêt à payer le prix fort ! Mais, à chaque fois, il se retrouvait devant un casse-tête : dans quelle monnaie ses deux prospects invisibles et à l'existence douteuse accepteraient-ils de commercer ? Et quelle marchandise leur proposer s'ils se révélaient acheteurs ?

Pendant cette période de transition, son éducation chrétienne, d'avec laquelle il avait pris ses distances depuis que son cortex cérébral le lui avait conseillé — c'est-à-dire vers l'âge de treize ans —, avait refait surface avec acuité. Des plaies s'étaient rouvertes, vivaces, rouges et dansantes de douleur aiguë. Des blessures à vif devant l'incroyable silence de Dieu — il avait cessé de l'appeler bon Dieu ; juste Dieu.

Et pourtant, il aurait voulu créer le créateur, juste pour qu'il pût l'écouter. Hélas ! il dut reconnaître les limites de son pouvoir. Jour après jour, il passait par ces amères phases de lucidité où il comprenait, sans l'ombre d'un doute, que ses cris ne pouvaient ni empêcher Dieu d'exister ni le faire

exister.

10. Au nom de l'indépendance

— Allez, faisons comme s'il n'existait pas ! Commençons !

Denise avait parlé, et ses volontés devaient être respectées à la lettre, sous peine de sérieuses complications, Martine le savait.

— Tout le monde, à table ! confirma-t-elle.

En silence, on avança vers la table. Alex, le dernier, se hissa sur sa chaise. Sans un mot, Martine servit la salade. Sa main plongeait machinalement dans le bol et déposait les feuilles multicolores dans les assiettes.

— J'en veux pas, protesta Jérémie.

— J'en veux pas, reprit Alex en écho.

Martine essaya de les amadouer.

— Goûtez-la. Vous verrez que c'est bon. En plus, cela fera de vous de beaux garçons.

Son corps était présent, sa bouche remuait, ses bras s'agitaient, elle pouvait même entendre des sons, mais son esprit vagabondait ailleurs, dans le passé. Elle cherchait l'erreur. Qu'est-ce qui avait bien pu se passer ? La veille encore, Soloman lui avait parlé au téléphone et lui avait paru tout à fait normal ; il ne lui avait nullement donné l'impression de vouloir rompre. D'ailleurs, depuis qu'elle le connaissait, il n'avait jamais affiché les symptômes de quelqu'un qui attendait le premier prétexte pour provoquer une rupture. Et l'eût-il voulu, qu'aurait-il pu trouver à lui reprocher ? Elle ne lui avait rien fait. Pour elle, leur relation ne portait pas le ver de celles qui commencent mal ou, au mieux, sur une poussée de désir, pour ensuite vivoter dans une atmosphère douteuse ; une fumisterie où les soi-disant amoureux ne connaissent aucun répit dans l'art de se donner des preuves

de non-amour.

Elle était quand même inquiète, jusqu'à battre sa coulpe. Elle reconnaissait avoir commis des erreurs : ce n'était pas futé de lui avoir proposé de l'aider à remplir sa déclaration de revenus ; pas plus que de lui avoir demandé s'il était propriétaire de son appartement. D'autant qu'avant ces indiscretions elle lui avait dit, sur le ton de la plaisanterie bien sûr, qu'elle ne se sentait pas l'âme de vivre d'amour et d'eau fraîche ; que cette idée même l'effrayait.

C'était sans doute une déformation attribuable à son métier d'informaticienne : elle aimait compter, organiser, prévoir. Et sa condition de mère célibataire, ayant l'avenir d'un petit être fragile à sa charge, lui imposait d'avoir la tête sur les épaules. Mais ces incidents avaient pu bousculer la tranquillité du célibataire endurci qu'était Andrian. Peut-être même avait-il vu là les prémisses alarmantes des contraintes d'une vie conjugale.

Elle se rassit. Jean-Pierre lui servit du vin tout en essayant une diversion.

— L'autre jour, nous avons vu un très beau film sur la musique cubaine, commença-t-il. N'est-ce pas, ma chérie ?

— Oui, reconnut Denise.

— Il faut voir ces musiciens parvenus au sommet de leur art, en moyenne des septuagénaires, et encore capables de jouer et de chanter avec virtuosité.

— Moi, j'ai beaucoup aimé le style des bâtiments, les galeries en arcades, la mer d'un bleu profond et les vagues qui s'écrasent sur le béton de la jetée.

— Et moi donc ? Cela donne envie de voyager.

— J'aime également la chanson du vieux chanteur Ibrahim où il dit qu'il ne veut pas laisser les fleurs le voir pleurer, car elles en mourraient.

— Moi aussi. Quelle poésie !

— Vraiment, Martine, tu devrais aller voir ce film. Cela

change les idées.

— Oui, j'irai le voir.

Manifestement, elle les écoutait d'une oreille distraite, et ses réponses étaient assez machinales. Malgré elle, son cerveau continuait à exécuter parallèlement la procédure de culpabilisation : la déclaration de revenus, le statut de propriétaire, la peur de manquer, tout se mélangeait.

Qu'est-ce qui lui avait pris ? N'aurait-elle pas mieux fait de se taire ? En abordant tous ces sujets vulgaires, elle avait peut-être dévoilé des préoccupations jugées assez basses. Le docteur Andrian Soloman, elle l'avait deviné, était un homme assez fier, pas très humble même. Il lui fallait sans cesse entreprendre des tâches difficiles, voire impossibles. Il était toujours débordé. Et que faisait-il de son temps ? Toujours la quête du grandiose, du merveilleux, de l'idéal. À vrai dire, c'était un trait de caractère que Martine appréciait chez lui. L'idée même qu'un tel homme se fût intéressé à elle la comblait de satisfaction, de confiance en elle-même. Mais un tel tempérament avait également ses mauvais côtés. Par exemple, quand Soloman devait partir pour l'étranger à ses congrès, il ne lui demandait jamais de le conduire à l'aéroport. C'était comme s'il ne voulait rien devoir à personne. Et pourtant, tout seul avec sa voiture sur les bras, il était visiblement dans le pétrin. Mais il préférerait payer un taxi très cher, vu la distance, ou laisser son véhicule au parking de l'aéroport quinze jours durant. Tout ce gaspillage, au nom de l'indépendance !

Par conséquent, elle s'était sentie obligée de ne pas lui demander des services similaires, voire toute faveur qui comportait quelque servitude ; et lui, égoïste ou inattentif, ne le proposait pas non plus. Dans ces circonstances, elle avait compris qu'il n'était même pas question d'imaginer qu'il pût l'inviter, elle, à l'accompagner à l'étranger.

Ces réflexions, elle ne les avait confiées à personne, pas